

Québec français



Pour en finir avec l'exil

Notes pouvant servir à l'enseignement

André Gaulin

Numéro 97, printemps 1995

L'errance en littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44321ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, A. (1995). Pour en finir avec l'exil : notes pouvant servir à l'enseignement. *Québec français*, (97), 85–86.

POUR EN FINIR AVEC L'EXIL

NOTES POUVANT SERVIR À L'ENSEIGNEMENT

La littérature québécoise a vu le jour sous l'occupation. L'occupation de l'espace, en tant que littérature de la Nouvelle-France. D'ailleurs, ne devrait-on pas dire l'occupation des espaces, puisque à ses débuts, cette littérature se fait en comparaison de l'espace national qu'est alors la France ?

PAR ANDRÉ GAULIN

Première littérature : nomination, imitation

Cette première littérature n'est pas forcément en exil toutefois mais en reconnaissance de nouvelles terres, terre de Caïn, pays du Saguenay ou de Canada, lieu de Stadaconé : « Passé le dit lieu est la demeure du peuple de Téquenouday est sur une montagne, et l'autre en un plein pays ». (Extrait du ch. XIII des *Voyages de découverte au Canada entre les années 1534 et 1542* [...], Jacques Cartier, Éditions Anthropos, Paris, 1968).

Pour cette période de reconnaissance de nouveaux espaces, nouvelles toponymies, on peut se référer précisément à un texte de :

- Jacques Cartier, récits divers, passages où la fine description du pays se fait souvent par comparaison avec la France.
- Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, passages significatifs où l'auteur de Bretagne marque l'importance de faire de la terre, d'arracher l'espace à la forêt, passages aussi où il insiste sur l'espace dressé de la forêt qui menace (voir la première page du roman, tellement significative) ou qui perd (la mort de François Paradis) ou qui gèle (ce gel d'hiver qui ensevelit et démarque déjà les micro-espaces qui échappent au froid, la clairière à l'abri du bois, la maison renchaussée et calfeutrée, l'espace du chaud, le poêle qui tient le siège du long hiver).
- On peut encore réfléchir sur cette littérature d'abjonction en relevant les noms indiens de lieux, ou les mots hérités de cette culture autochtone : signalons, par exemple, un beau passage d'énumération dans Michèle Lalonde, *Langue et illustration de la langue québécoise*.

La littérature de l'enfermement

Un siècle et demi de cette implantation coloniale finit par donner à cette neuve France en Amérique son originalité, ses nouvelles frontières qui se définissent par rapport à l'ancienne mère patrie. Quand, en 1759, Québec signe sa reddition et remet la clé de la ville à l'Anglais qui prétend la libérer, par le feu et la mise à sac, de la tyrannie du roi de France, une véritable littérature de l'occupation, politique celle-là, va s'installer.

On pourrait distinguer comme deux niveaux dans cette littérature qui va presque de Joseph Quesnel ou Joseph Mermet, deux Français du XVIII^e siècle, qui veulent construire nos lettres, jusque vers 1930 quand vient mourir le courant terroiriste qui tient la littérature captive d'une idéologie. Le premier temps de cette longue période où naît une littérature véritablement nationale s'inscrit dans la défense de nos droits, l'illustration du rôle « utile », austère, de nos lettres à la manière du journaliste Étienne Parent ou du professeur et historiographe Michel Bibaud. Le deuxième temps de ce long XIX^e siècle est plutôt marqué par les conséquences de l'Union de 1840. Sorte d'exil en exil en lui-même, ombre de l'ombre, ce long temps est marqué par l'échec des patriotes et la récupération qu'en fera, sous l'ultramontanisme des évêques Bourget ou Laflèche, le haut clergé catholique. La littérature qui en ressort est celle de la survivance, de l'affirmation du mal-être dans l'absence du corps physique et territorial. Comment décrire territorialement la francité catholique et canadienne qui s'effrite hors du pouvoir civil et dont la capitale devient Rome ?

Quelques exercices

On a ici l'embarras du choix. On peut prendre le poème d'Antoine Gérin-Lajoie, *Un Canadien errant*, dont la version chantée de Nana Mouskouri nous a montré la puissance évocatrice. On peut prendre aussi le vieil hymne national « Ô Canada » d'Adolphe-Basile Routhier pour en faire ressortir la facture ultramontaine : nationalisme d'inspiration, catholicisme d'évocation royaliste. On peut ensuite comparer cet hymne intéressant d'un autre siècle avec la version anglaise plus contemporaine et altérée.

On peut encore comparer ce texte de Routhier avec celui d'Octave Crémazie, du même titre, mais vraiment plus enraciné dans le sillage de l'histoire culturelle et de la géographie du Saint-Laurent matrice.

Autres exercices possibles

Lire Eudore Évanturel : pourquoi ne pas faire de ce jeune poète censuré et empêché, un jeune d'aujourd'hui qui va « où le mène [son] cœur » ? Eudore peut même devenir un contemporain tout comme il avait annoncé Émile [Nelligan]. À propos de ce dernier, d'ailleurs, on pourrait relire tel ou tel poème (« Jardin d'antan » ou « Prélude triste » ou « La romance du vin ») pour voir jusqu'à quel point le poète de vingt ans n'a pas été un déraciné mais plutôt celui-là d'hier, exilé de la modernité.

Enfin venir au monde ?

Cet exil d'un pays impuissant de lui-même, enfermé dans l'Autre pays occultant, est entretenu dans cette quête errante d'un Canada français d'alors qui n'ose pas appartenir au présent (la modernité) et à l'avenir. Pays qui se définit donc surtout par la fidélité à ce qu'il fut (le passé), à ce que l'on dit qu'il fut (l'histoire ultramontaine), c'est un pays qui tue le cri, la révolte.

Illustration

C'est la littérature québécoise moderne (1930 à 1960-65) qui exprime cette quête de l'intérieur, cet arrachement au mensonge officiel, ce cri de vivre. Les textes aussi seraient nombreux ; quelques suggestions : *La chair décevante* de Jovette Bernier (ou un texte de Saint-Denis-Garneau) ; lutte du cœur, lutte de l'espace du corps, le roman *Poussière sur la ville* (et sa réponse violente, racinienne, *Le temps des hommes*) d'André Langevin : lutte contre les conventions sociales, lutte contre l'impérialisme de l'espace moral (ou moraliste). *La neige et le feu* de Pierre Baillargeon, où la France et le Canada sont opposés comme l'espace à l'étau, la danse à la catatonie, la joie à la dérive des continents ! *L'afficheur hurle* de Paul Chamberland vu comme

exercice très soutenu du « devoir de la colère » contre les objecteurs de la vie.

Ce survol sommaire de la condition d'exil de la littérature canadienne-française puis québécoise en appelle pourtant à la libération. En soi, toute littérature s'interroge, s'ausculte. Mais ce qui fut malsain dans celle-ci, c'est qu'elle est longtemps apparue comme « la plainte ininterrompue de sa propre impuissance à être » ou « sa vie intérieure exclusivement » (Gaston Miron) sans la possibilité de son rapport à l'autre, de l'ouverture au monde (relire *Le torrent* d'Anne Hébert comme cet arrachement-là à la vie, à l'amour).

Vers le ciel de Québec

Certains auteurs plus contemporains annoncent une littérature enfin libérée de son exil. Ce n'est pas encore le cas des *Grandes Marées* (de Jacques Poulin) où la figure emblématique de l'île appelle pourtant à la souveraineté de son espace et de ses signes et signifiants. Mais c'est déjà le cas d'une œuvre aussi construite que *Le ciel de Québec* de Jacques Ferron, un ciel national où le soleil éclaire tous ceux et celles qui ont envie, enfin, de participer à l'épanouissement de leur naissance, comme le fait Tinamer de Portanqueu dans cet autre si beau roman de Ferron, *L'amélanchier*.

